

MON

APOLOGIE.

Insulter n'est pas répondre,

MONTESQUIEU.

QUE pour venger sans fruit l'honneur de la prêtrise ;
 D'un pieux sottisier frappant qui le méprise ,
 Un singe de Fréron , en distillant son fiel ,
 Gagne dévotement le royaume du ciel ;
 Que dans la profondeur d'une prose hypocrite ,
 Il démontre à l'envers mon crime et son mérite ;
 Que sa plume légère et grave tour-à-tour
 Refuse à ses lecteurs son nom honteux du jour ;
 Enfin que dans mes vers son large pédantisme
 Surprenne le venin d'un futur athéisme ;
 Au plus saint repentir je me sens entraîner
 Et ma pitié descend jusqu'à lui pardonner.
 Mais qu'un noble aboyeur aux vapeurs frénétiques ,
 Dans ses vieux parchemins puise des vers gothiques ;
 Que lançant contre moi les traits d'un cerveau creux ,
 Il jappe ma satire et mon système affreux ,
 Je ris avec dédain de sa rage insensée
 Et ma fierté s'abaisse à sonder sa pensée.
 Quoi ! dis-je , d'une secte habile à nous tromper ,
 Démasquer les projets , les prévoir , les saper ;
 Quoi ! de la liberté qui m'exalte et m'inspire
 Proclamer le triomphe et célébrer l'empire ;
 D'un fanatisme impur combattre les excès ;
 Aux mensonges du jour faire un juste procès ;
 Des pensers libéraux , des modernes maximes
 Cultiver , déployer les principes sublimes ,
 Ce sont là des forfaits qu'abhorrent les dévots

Et qui livrent mon nom à la haine des sots.
 Voulez-vous conquérir leur estime servile ?
 Voulez-vous être aimé des cirons de la ville,
 Eh ! bien , de la bassesse infame partisan,
 Des volontés des grands orateur courtisan,
 A ce peuple affranchi des chaînes de nos pères.
 Criez , peuple ignorant , il fut des temps prospères ;
 Où sur un long sentier de peine et de travaux
 Trainant ton existence et dévorant tes maux ,
 Pour flatter d'un seigneur l'arrogance intraitable
 Pour nourrir ses plaisirs et son luxe et sa table ,
 Tu trempais de sueur un pain infortuné ,
 Et ton cœur d'amertume était empoisonné ;
 Ces temps où subissant un sanglant esclavage ,
 Les pleurs du désespoir composaient ton breuvage.
 Alors toujours rempant sous les rigueurs du sort ,
 De tourmens en tourmens tu marchais à la mort.
 Alors sous le bandeau d'un affreuse ignorance ,
 Ta tête supportait tout le poids de la France.
 Alors pour élever un comte au premier rang
 Tu lui vendais tes jours , tu repandais ton sang ;
 Tu gorgais d'un prélat l'embonpoint catholique ;
 Tes tributs engraisaient son ame évangélique ,
 Et toujours pour combler le gouffre de ses vœux ,
 Tu léguais ta misère à tes derniers neveux.
 Ces beaux temps ne sont plus , mais ils peuvent renaître ,
 Mais de les rappeler ton plaisir est le maître.
 Brise le bouclier dont t'arma la raison ;
 D'un importun savoir rapproche l'horizon.
 A la philosophie , à ses seines lumières
 Oppose l'éteignoir de tes erreurs premières ;
 Au joug des préjugés cours vite t'asservir ;
 Pense que l'éternel t'a créé pour servir ;

Pense que les bienfaits que répand sa sagesse
 Doivent favoriser une plus noble espèce :
 Pense que végéter dans la crédulité ,
 C'est monter au sommet de la félicité ;
 Que la gloire , l'honneur et sur-tout la patrie
 Sont des biens interdits à ta race flétrie :
 Que tu n'es qu'un insecte et qu'un esclave obscur
 Près de ces demi-dieux issus d'un sang plus pur ;
 Qu'il n'appartient qu'à toi , tourbe de vils atomes ,
 D'enfanter des héros et non des gentils-hommes :
 Que le brûlant désir de hâter ton bonheur
 Respire tout entier dans le *Conservateur* ;
 Et qu'enfin la *Minerve* a commis un grand crime
 En arrachant la France à plus d'un vaste abîme.

Voilà, voilà comment je devais m'annoncer !
 Voilà dans quel esprit il fallait m'enfoncer !
 Je n'eusse alors , auteur de phrases visigotes ,
 Attiré le mépris que des seuls patriotes :
 J'eusse alors évité, par un beau dévouement,
 D'un certain de F... le sublime aboiement.
 Le noble défenseur de nos missionnaires !
 L'admirable phénix des convulsionnaires !
 Depuis cinq fois six ans les coupables français
 Roulent, nous a-t-il dit, de forfaits en forfaits,
 Lâche accusation ! mais digne de croyance ,
 S'il croit que ses pareils ont composé la France.
 Quoi ! le peuple éclairé, l'esclavage flétri,
 Quoi ! la création du code et du jury,
 La charte détrônant l'abus des privilèges
 Et peuplant d'électeurs les civiques collèges,
 Les cultes fleurissant sous le dôme des lois,
 Le Clergé plus restreint et moins fier qu'autrefois,
 Quoi ! le joug féodal, la dîme et la corvée,

Proscrits, abandonnant la cabane sauvée,
 L'Europe dans sa lutte et dans ses vains complots
 Prosternant sa défaite aux pieds de nos héros ;
 Sont-ce là des forfaits ? que si l'on ose encore
 M'opposer les horreurs de ces temps qu'on abhorre,
 Où l'hydre des Marat dévorait jusqu'aux siens
 Et s'abreuvait du sang des meilleurs citoyens.
 Où sous le masque impur d'un faux patriotisme
 Des monstres cultivaient le plus noir vandalisme.
 Je répondrai : Français, il fut des scélérats,
 Qui du manteau des lois couvrant leurs attentats,
 A l'or des ennemis immolaient la patrie,
 Et dans l'affreux calcul d'une horrible industrie,
 De nos adroits rivaux secondant les efforts
 Sapaient la liberté pour d'infames trésors ;
 Tandis que les enfans de la philosophie,
 Ces martyrs généreux que leur mort déifie,
 Vrais amis de la paix et de la liberté,
 Eux mêmes succombaient sous leur férocité.
 O Voltaire ! O Rousseau, Rousseau, mortel sublime !
 Dont suivre les leçons est maintenant un crime,
 Quand, vers l'indépendance et ses augustes droits
 Guidant l'homme éclairé, vous instruisiez les Rois,
 Pensiez-vous à former la sanglante anarchie
 Des débris de l'autel et de la monarchie ?
 Non sans doute, et vos cœurs ne tendaient qu'à l'hymen
 Des volontés du peuple avec le souverain.
 Eh ! bien, le croiriez-vous ? de charitables ames
 Condamnent vos écrits à périr dans les flammes.
 Tous les jours on insulte à votre souvenir,
 Et l'on vous calomnie aux yeux de l'avenir.
 Mais l'homme vraiment homme adore vos ouvrages
 Et voue au déshonneur ces perfides outrages.

Oui, mânes immortels de ces divins auteurs,
 La raison ne sourit qu'à vos admirateurs,
 Oui, tant que l'univers enfantera des sages,
 Vos écrits et vos noms planeront sur les âges.

Et vous, qui les frappez de reproches amers,
 C'est battre follement le rivage des mers;
 En dépit de vos cris et de vos prosélites,
 En dépit des fureurs des sombres hypocrites,
 Ils vivront leurs écrits, des ténèbres vainqueurs,
 Et leur moindres pensée est gravée en nos cœurs.

Pour moi qui les chéris et suis leur jeune élève,
 Car ce titre honorable avec orgueil m'élève,
 Je dois à leurs leçons mon libelle odieux
 Qui n'a pas enchanté les dévots demi-dieux.

« Dans ses vers, disent-ils, vendus à notre gloire,
 » S'il brisait les lauriers des fils de la victoire,
 » S'il déchirait encor les drapeaux de l'honneur,
 » Sa muse de nous plaire obtiendrait le bonheur.
 » Mais trahir du clergé l'ambitieuse adresse!
 » Mais d'une main profane effeuiller la noblesse!
 » Mais souiller ses écrits du mot de liberté!
 » Mais d'un trait roturier blesser notre fierté!
 » C'est au plus haut degré mériter notre haine. »

Ainsi donc, c'en est fait; ma ruine est certaine.
 Eh! pourquoi, déposant le rôle d'agresseur,
 Ne pas me démontrer leur zélé défenseur?
 Allons : à leurs désirs mon ame s'abandonne;
 Et si, malgré mes torts, leur bonté me pardonne,
 Pour servir le parti que je vais embrasser,
 En lâches sentimens je vais le surpasser.
 Je dirai ; la patrie est un nom que j'abjure;
 Aux devoirs d'un Français mon cœur sera parjure;
 Mes vœux appellerent la Saint-Barthelemi;

Je livrerai, s'il faut, la France à l'ennemi.
 Je dirai : les bienfaits des saints Missionnaires
 N'offrent plus à mes yeux que de purs doctrinaires.
 A la paix des cités tendent leurs doux sermons ;
 Semblables à Jésus, ils chassent les démons.
 D'un esprit trop profond leurs bouches économes
 Frappent nos sens émus d'éclatans axiomes.
 Par amour du prochain, des vertus et du ciel,
 Sans esprit de parti, sans fureur et sans fiel,
 On les voit, honorant leur sacré ministère,
 Prêcher avec douceur une morale austère :
 On les voit modérés et sages au combat
 Triompher de l'erreur qui ravage l'état.
 O quel ravissement, ô quelle ardente ivresse
 dans les cœurs réunis promène leur tendresse !
 L'amour de la patrie anime leurs discours ;
 Le toit de l'indigent a reçu leurs secours ;
 Et du riche avéuglé leurs refus salutaires
 Ont rejeté souvent les présens tributaires.
 Voilà des vérités qu'on ne peut démentir !
 Il faut être payen pour ne pas les sentir.
 J'en appelle à vos cœurs, dévotes euménides,
 Vous aussi, de l'amour pieuses invalides,
 Qui le jour et la nuit dans vos rites secrets
 Chassez le souvenir de vos défunts attrails.
 Mais je vois à ces mots vos phalanges mystiques
 Des temples du seigneur inonder les portiques ;
 Et là baissant la tête et tombant à genoux,
 S'écrier : Roi du ciel, ayez pitié de nous ;
 Et si notre *ex*-conduite a besoin d'indulgence
 Sur les jeunes pécheurs lancez votre vengeance.
 Il en est un méchant qui dit la vérité
 Et prononce toujours le mot de liberté.

Faites qu'il nous ressemble et que puisqu'il nous brave,
Il ait le cœur d'un lâche et l'ame d'un esclave.
Qu'au joug du fanatisme il soit le plus soumis
Et qu'il trahisse enfin l'espoir de ses amis.
Vœux dignes en effet d'une vieille colombe !
Mais avant qu'à tel point notre vertu succombe ,
O vous , mes vrais amis , vous , hommes libéraux ,
Vous aussi d'Austerlitz , magnanimes héros ,
On verra mal instruits au métier de la guerre
Nos braves le céder aux soldats d'Angleterre.

Par BELMONTET fils, Etudiant.